

# La Nuit du sagittaire



AU DIABLE VAUVERT



Denys Colomb de Daunant

# La Nuit du sagittaire



## Du même auteur

LES TROIS PARADIS, roman, *Éditions Au diable vauvert*

LE SÉQUOIA, roman, *Éditions Au diable vauvert*

© Éditions Au diable vauvert, 2006

Au diable vauvert  
[www.audiabile.com](http://www.audiabile.com)  
La Laune 30600 Vauvert  
[contact@audiabile.com](mailto:contact@audiabile.com)

Catalogue disponible sur demande

L'Espagne est une boisson forte. La guerre civile venait de finir, et l'avait laissée exsangue, de 1946 à 1955, elle en était restée à l'époque mistralienne. Beaucoup parmi nous ont incrusté dans leur mémoire leurs périples sur cette terre plus inscrite dans le temps que dans l'espace.

Pour ses détracteurs, l'Espagne est une terre d'excès ; comme ils ont raison, mais combien ils ont tort de s'en arrêter là, excès dans le pire comme dans le génie des arts, pour ne citer qu'eux. Pour s'en convaincre, il suffit de songer que ce pays a engendré la gloire tout à la fois de Goya et de Vélasquez, l'un féroce opposé à l'autre.

Dès après la défaite de l'Allemagne, la dernière guerre mondiale venant de finir, la chute

de Franco paraissait imminente, l'Espagne était cadénassée.

Je ne suis pas amateur du spectacle de la misère, cependant, touché par ce qui garde sa part de vérité, curieux de comprendre, je me suis laissé porter. Je ne retiens de mes chemine-ments que le dérisoire significatif. Ils sont la rançon de la réalité de nos rêves sans lesquels nous ne pourrions survivre.

De nos jours, le plus grand bond en avant de l'histoire humaine vers la modernité fait à nouveau de ce pays une grande nation, dont le passé récent paraît appartenir à une époque lointaine.

# Le Christ, le gitan et moi

**Je venais de vendre un cheval auquel j'étais attaché. Je décidai afin de mieux** oublier de gagner mon autre monde. Ainsi, je me rendis pour la énième fois à Barcelone et à Madrid.

J'aurais pu voir mes connaissances. Je n'en fis rien, préférant me faire remettre une recommandation en Arles par un torero de quatrième ordre pour un banderillero<sup>1</sup> de cinquième catégorie.

Depuis la frontière jusqu'à la capitale de la Catalogne, la route était pleine de mauvaises

---

1. Celui qui pose les banderilles.

surprises pour les automobilistes, et on parvenait au but, épuisé. Arrivé dans le début de l'après-midi, je me mis en quête de mon banderillero.

Au troisième débit de vins, je le découvris.

Il m'expliqua longuement qu'il tenait à me faire faire des économies, qu'il existait des hôtels, mais que ceux-ci étaient quatre ou cinq fois plus chers et ne valaient pas plus que certains logements dont il avait le secret.

Il m'entraîna dans le célèbre Barrio Chino, dont la mauvaise réputation n'était plus à faire.

Là, il me dirigea vers la plus chaude ruelle. J'avais l'impression de passer en revue la garde impériale tant se trouvaient tout au long, à touche-touche, de grandes et petites dames qui exerçaient le plus ancien métier du monde.

Cependant, rompant avec le décor, se trouvait une haute et majestueuse porte cochère qui avait belle allure. Mon homme de confiance sonna. On attendit...

Puis, la grande et haute porte nous fut entrouverte par une veuve tout enveloppée de gaze noire.

À l'intérieur, les dimensions rappelaient qu'il s'agissait d'une ancienne riche demeure.

Toutefois, en guise de meubles, il n'existait que des crucifix un peu partout.

Je n'en avais jamais vu autant rassemblés : dans l'entrée, à droite, à gauche, en bas, en haut, dans l'escalier vide, vétuste et majestueux, toutes les trois marches.

Je fus conduit dans une très vaste chambre, haute de plafond, où régnait un fort étroit lit métallique et rien d'autre.

Épuisé de fatigue, je me mis en devoir de m'étendre et de rechercher le sommeil de la sieste à cette heure chaude de la journée.

Je fermai les yeux et, comme mon corps tenait à peine sur ma couche, je décidai d'étendre mes bras en croix hors du lit.

N'étant pas habitué à dormir à une telle heure, je n'arrivais pas à entrer dans le sommeil, mais, fermement décidé à me reposer, je restai les yeux clos.

J'aurais pourtant bien été tenté de les ouvrir, car il se passait des choses, je le sentais.

À l'évidence, la porte grinçait doucement, s'ouvrait, se refermait pour s'ouvrir à nouveau, le tout accompagné de chuchotements.

Le manège dura un certain temps.

Tenant obstinément de me reposer, la curiosité cependant plus forte finit par me vaincre, j'ouvris les yeux.

Je découvris notre veuve, entourée d'enfants, alors que d'autres semblaient attendre leur tour et, chaque fois, la veuve, poussant un grand soupir tout en me montrant du doigt, déclarait :

« *Mira, mira, parece el Cristo*<sup>1</sup>. »

Effectivement, cette dame avait trouvé en moi toutes les consolations ou presque...

Je payais pour mon logement un prix supérieur à la moyenne, je venais pour me reposer, et non pour pratiquer l'activité la plus en usage dans cette rue. J'étais jeune, je portais la barbe comme Notre Seigneur, chose tout à fait rare à cette époque. J'étais étendu sur le dos, les bras en croix, les yeux clos.

Bref, je représentais son Christ, qu'elle faisait visiter aux enfants afin de leur montrer une fois dans leur vie ce qu'était un miracle en chair et en os.

Le soir venant, reposé, je sortis à la fraîche.

Un groupe d'enfants silencieux se mit à me suivre à quelques pas, sous les yeux de la garde impériale de ces grandes dames de petite vertu.

De temps à autre, l'un de ces enfants

---

1. « Regardez, regardez, il ressemble au Christ. »

s'approchait de moi et touchait mes vêtements ou ma main, puis reprenait sa place.

Sortis des bas quartiers de la ville, tous s'arrêtèrent sauf le plus jeune.

Toujours sans mot dire, il se mit à marcher à mon côté, m'accompagnant dans les achats qui me paraissaient nécessaires.

En dernier lieu, j'entrai dans une pharmacie afin de me faire préparer un onguent souverain pour le claquage des tendons, tant chez le cheval que chez l'homme, à la seule condition de varier la dose.

Comme je ressortais de chez l'apothicaire, l'enfant se mit en travers de la porte, me barant le passage :

« Señor, me dit-il, je voudrais que vous acceptiez de venir chez moi où l'on vous attend. »

Sans même réfléchir, j'acceptai, faisant plaisir à l'enfant et satisfaisant une curiosité impénitente.

Une interminable marche silencieuse nous fit sortir de la ville pour pénétrer dans une agglomération de cahutes. J'avais perdu ma suite, et c'était moi maintenant qui marchais sur les pas de mon guide.

La nuit était tombée. Ces cahutes appartenait aux démunis qui s'en venaient vers la ville, à la recherche d'une vie meilleure.

La loi était formelle, elle ne tolérait que les habitations précaires, édifiées entre le lever et le coucher du soleil. L'entraide faisant, le miracle avait lieu, et les nouveaux venus pouvaient ainsi vivre et dormir sous un abri.

À travers un labyrinthe en terre battue bien balayée, je perdis même la notion du temps.

Enfin parvenu là où l'on m'attendait, je pénétrai sous une espèce de château de cartes, fabriqué de tout et de rien.

Au fond, dans la pénombre, affalée sur des coussins, une énorme gitane fumait un cigare. Près d'elle, assis sur une chaise, un vieillard, menu et sec comme une branche calcinée, demeurait, le menton appuyé sur une canne en bois clair.

L'enfant s'approcha de la malade et, se tournant vers moi, me dit :

« *Usted que sabe y que puede mucho*<sup>1</sup>, il vous faut nous la guérir. Elle ne mange rien ou presque, dit l'enfant, et pourtant chaque jour elle gonfle un peu plus... Je suis sûr qu'elle aurait éclaté un jour prochain et serait morte si vous n'étiez pas venu. »

---

1. « Vous qui savez et qui pouvez beaucoup. »

L'enfant, fixant mon regard, me dit :

« Vous voyez, le seul plaisir qu'elle ait dans la vie, ce sont ses cigares et le flacon, c'est cela qui la maintient en vie. »

Sur sa chaise, le grand-père acquiesçait d'un très discret mouvement de tête.

« Señor, reprit l'enfant, sûrement qu'elle a une infection, et l'alcool est le plus grand désinfectant, personne ne peut dire le contraire... Pour ça, le flacon, c'est sa vie. »

Le vieil homme opina encore.

L'enfant ajouta :

« Mon grand-père est un musicien guitariste de beaucoup de talent, mais, comme il est muet, personne ne le veut, à cause des complications que cela crée. Vous voyez, Señor, on a tout pour être heureux si ça n'était pas qu'elle gonfle et que lui est muet. Je vous ai vu chez doña Califa, je sais qui vous êtes. Elle dit que si Notre Seigneur vous a fait à l'image du Christ, ce n'est pas pour rien, alors, d'un côté comme de l'autre, il faut que vous y alliez d'un miracle. »

Désolé, je regardai cet enfant qui attendait de moi l'inimaginable...

Voyant combien j'étais peiné de le décevoir, il ajouta :

« Vous n'êtes pas le Christ, cela, je le sais, mais un parent à lui... un cousin ou quelque

chose comme ça... Sur cela, vous ne pouvez me tromper.»

Il me vint à l'esprit que, ne pouvant rien faire ou même conseiller, le mieux serait de leur donner un peu d'argent.

Seulement dans ces circonstances, donner quand on est invité, cela peut blesser comme une insulte. En conséquence, je demandais à l'enfant si le guitariste accepterait de me donner un concert.

L'enfant me répondit que le vieux jouait d'abord aux cartes et ensuite à la guitare.

Les cartes espagnoles, la baraja, sont toutes différentes des nôtres, et la règle du jeu m'échappa dès la première seconde.

Seule chose que je compris : chaque haricot sec représentait un douro.

L'homme manipulait les cartes si bien qu'elles semblaient se mouvoir dans l'air entre ses mains. Il me faisait gagner ou perdre suivant un schéma en dents de scie qui finit par lui attribuer tous les haricots, sauf un seul : celui de l'honneur, arrêtant la partie là.

Quand je voulus régler ma dette, l'enfant me fit signe d'attendre car le guitariste allait jouer. Sans grand talent, il connaissait cependant fort bien son instrument. Par contre, de

lui s'élevait une voix très belle, à vous couper le souffle.

Au moment de m'en aller, l'enfant me dit :  
« Vous ne saviez pas qu'un muet peut chanter, eh bien ! maintenant, vous ne pourrez plus le dire. Pour ce qui est de vos dettes, j'ai tout prévu... Ici, il y a beaucoup de "cartéristes"<sup>1</sup>. Alors, j'ai pris mes précautions. »

Il sortit mon portefeuille de sa poche où il était à son avis plus en sécurité.

De lui-même, il le vida de son contenu, remettant la totalité de l'argent à son grand-père, à l'exception du douro de l'honneur que représentait le haricot.

Un peu perdu, quittant mes amis, je m'en allais lorsque l'enfant me lança :

« *Usted no es el Cristo, pero aun es más bueno*<sup>2</sup>. »

Je passai ma main sur ma tête afin de m'assurer qu'il n'y poussait pas encore quelques feuilles de poirier... Il n'y en avait pas, mais j'avais passé une soirée inoubliable.

Sur le retour, dans la nuit, plus d'un me proposa de me servir de guide pour regagner la ville, et mon dernier douro s'envola...

---

1. Voleurs spécialisés uniquement dans le portefeuille.

2. « Vous n'êtes pas le Christ, mais peut-être êtes-vous meilleur encore que lui. »